

SUR
UNE DÉCOUVERTE RÉCENTE DE M. LEGRAIN
AU TEMPLE DE PHTAH

La nécessité de se procurer des quantités de terre considérables, pour établir les remblais utiles au démontage des cinq colonnes de la salle hypostyle ébranlées par la chute de leurs voisines, lors de la catastrophe du 3 octobre 1899, a obligé le Service des Antiquités à déblayer plusieurs des édifices secondaires répandus dans l'enceinte de Karnak. M. Legrain, chargé de procéder à cette opération, a porté son effort principal sur un petit temple qui s'appuie contre le mur d'enceinte, à quelque distance au nord-est de la salle hypostyle, et qui est dédié au Phtah thébain. Cette chapelle avait fourni à Mariette plusieurs documents importants; elle se recommandait d'ailleurs à la curiosité des archéologues par le mélange de noms et d'époques diverses qu'on y rencontrait, tables d'offrandes de la xii^e dynastie, inscriptions dédicatoires de la xviii^e, remaniements du temps des Ptolémées. Elle s'est révélée à la fouille plus curieuse encore qu'on n'était en droit de l'espérer, mais je laisse à M. Legrain le plaisir de dire lui-même comment il s'y est pris pour la restaurer et d'énumérer en détail les monuments qui en sont sortis: je ne veux qu'attirer un moment l'attention de l'Institut sur un ensemble de stèles qui étaient échelonnées au voisinage de l'une des portes, dans des conditions assez singulières pour mériter une étude spéciale. Elles sont au nombre de cinq. La première se trouvait engagée dans le mur en briques, à gauche de la porte monumentale en pierre la plus rapprochée de l'entrée du temple; les quatre autres étaient rangées de l'autre côté de cette porte, dans la petite cour sur laquelle donne la face du temple, deux contre le revers du mur où la première s'appuyait, les deux dernières en retour, le long du rempart qui limitait de ce côté le domaine de Phtah Thébain. Elles ont plus ou moins souffert, et trois d'entre elles

ne sont plus que des fragments. Toutefois, à les regarder de près, on s'aperçoit que la mutilation n'en est pas récente. Elles étaient déjà telles que nous les voyons aujourd'hui, au temps où elles furent scellées à la place qu'elles occupent, et il a fallu en caler plusieurs avec des pierres pour les contraindre à demeurer d'aplomb. Comme le coin du temple où on les rencontre a été remanié entièrement sous les Ptolémées, c'est sous les Ptolémées à coup sûr qu'on les a dressées à leur place actuelle. Cette place était-elle celle qui leur avait été assignée au début? et, si elle ne l'était pas, quelles raisons avait-on de les transférer en cet endroit? Il sera peut-être moins difficile de répondre à ces questions, lorsqu'on aura analysé brièvement le contenu.

La stèle isolée est aussi la plus ancienne. Elle devait être fort grande à l'origine et porter une longue inscription, mais le cintre seul en a survécu, et le nom royal qu'on y lit nous fait regretter vivement la perte du reste. Les titres et les cartouches d'Antouf Noubakpirri, de la XI^e dynastie, en remplissent la moitié de gauche, taillés superbement; dans la moitié de droite, Amon-Râ et Mout, se tiennent debout, et, derrière eux, le nom de Phtah, maître de Vérité, roi des deux terres, est inscrit, le tout formant la légende complémentaire du protocole pharaonique et conférant à notre Antouf la dignité d'ami d'Amon, de Mout et de Phtah. Le corps du texte était en caractères plus petits. Le peu qu'on distingue de la première ligne montre qu'il débutait par les titres complets du souverain. Aucun débris n'en a été retrouvé, et il faut nous résigner probablement à en ignorer toujours le contenu, mais un point ressort avec évidence de ce que nous en possédons. L'association de Phtah à Amon et à Mout, et son rôle comme troisième membre de la triade, nous apprennent que le temple de Phtah thébain existait dès la XI^e dynastie, et le rang que le dieu y occupe confirme une idée que d'autres faits analogues avaient rendue déjà fort vraisemblable. Quand le patron divin d'une cité accordait un sanctuaire au patron divin d'une cité rivale, il procédait à l'égard du nouveau-venu par une véritable adoption; il faisait de lui son propre fils, né de la déesse sa compagne, et le troisième membre de sa triade. Ce principe, appliqué au cas présent, nous explique pourquoi Amon et Mout tiennent une place considérable

sur les murailles du temple de Phtah thébain telles que nous les connaissons aujourd'hui : ils y exercent sur le personnage adoré les droits et l'autorité des parents sur le fils dans la famille terrestre.

La stèle la plus rapprochée en date de celle d'Antouf a été érigée sous la xviii^e dynastie par Thoutmosis III. et elle est de beaucoup la plus curieuse du groupe. J'en ai publié ailleurs la traduction complète et l'interprétation sommaire¹. Gravée par Thoutmosis III. au retour de sa campagne de Mageddo, en l'an XXIV de son règne, elle fut mutilée sous Aménôthès IV Khouniatonou, lors de l'abolition du culte d'Amon, puis restaurée, assez maladroitement par endroits, sous le principat de Sêti I^{er}. Elle contient, outre l'indication des travaux de consolidation et d'embellissement entrepris dans le temple, la minute de l'acte de donation par lequel Thoutmosis III instituait un service supplémentaire en l'honneur d'Amon et de Phtah, à toutes les fêtes solennelles d'Amon, et un culte nouveau à sa propre statue consacrée en commémoration des succès remportés naguère en Syrie. Il semble, au premier aspect, qu'une fondation du même genre ait été faite, un siècle et demi plus tard, par le premier roi de la XIX^e dynastie, Harnhabi, car la stèle suivante est aux cartouches de ce prince : mais, en étudiant la représentation, on se prend à douter qu'il en ait été ainsi. On y voit en effet le roi debout, le casque en tête, suivi de la déesse magicienne à tête de lionne, Ouirit-hakaou, et du dieu Nil. Il présente des deux mains un énorme bouquet à une triade, mais cette triade ne contient point le Phtah qu'on devrait y rencontrer si le monument avait eu la destination qu'on est porté à lui attribuer tout d'abord : elle est composée en effet d'Amonrâ, de Mout et de leur fils Khonsou en Thèbes Nôfir-hatpou. Le corps même de la stèle est détruit ; toutefois la simple énumération des figures sculptées dans le cintre est un indice suffisant qu'elle n'avait aucun rapport nécessaire avec l'histoire contemporaine du temple de Phtah. Au contraire, la troisième stèle lui appartient véritablement. Le cintre s'y divise en deux compartiments : à gauche, Sêti I^{er} offre le vin à son père Amonrâ de Karnak et à Mout. L'œil

1. Cfr. *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 1900, livraison de janvier-février.

de Râ; à droite, il donne la vérité à Phtah, maître de Vérité, roi des deux pays, Beau-Visage résidant en Thèbes, et la déesse Hathor, debout derrière lui, lui accorde des fêtes innombrables tout en lui imposant les mains. L'inscription devait être longue, car on en voit encore onze lignes horizontales assez mutilées pour la plupart. Elle débute par la date de l'an I. Un protocole emphatique encombre presque toute la portion qui nous a été conservée d'elle. On y distingue, malgré l'enflure des phrases, que Séli la dédia au retour de sa première campagne contre les Syriens, lorsqu'il eut fait à Thèbes cette rentrée triomphale dont il parle si souvent et avec tant de complaisance. Il était donc occupé dans le grand sanctuaire de Karnak à chanter les louanges d'Amon, de Mout, de Khonson, de Phtah, d'Hathor, de tous les dieux et de toutes les déesses, quand l'événement se produisit à propos duquel la stèle fut taillée. La destruction des dernières lignes interrompt ici le récit, mais on peut en rétablir le sens, sinon la forme, aisément. Séli apprenait, par le témoignage des prêtres ou des fonctionnaires de sa cour, que le temple de Phtah tombait en ruine, et que le besoin de réparations y était urgent depuis la dernière révolution : on obtenait aisément de lui l'ordre de remettre le tout en état, ainsi que les dons en argent, en esclaves, en terres et en objets variés nécessaires à la splendeur du culte. C'est à cette occasion sans doute que la stèle de Thoutmosis III fut regravée en partie, comme on l'a vu plus haut : le temple de Phtah reprit du coup son antique prospérité. Le style de la dernière stèle indique l'époque des Ramessides, mais on n'y lit plus aucun nom de roi. Un fonctionnaire de haut rang l'avait consacrée aux dieux du temple et la triade d'Amourâ, Mout, Khonson, s'étale dans le cintre, recevant l'hommage de Phtah Thébain et de sa compagne Hathor. L'inscription était en douze colonnes verticales et commençait, selon l'usage, par la formule *Adoration* à Amon et à tous les dieux figurés ; le dédicateur était sans aucun doute représenté à genoux, du côté droit, dans le coin, mais il a disparu avec le bas de toutes les lignes et nous ne savons même plus quel était son nom.

Ainsi quatre des cinq stèles sont dédiées à Phtah et aux divinités thébaines dont Phtah, dieu suprême à Memphis, n'était plus à Thèbes que l'humble vassal. Ce n'est donc pas le hasard ou un

caprice qui les a réunies : elles ont dû être recueillies dans le temple ou dans ses dépendances, au moment où la restauration s'est accomplie par les soins des Ptolémées. La façon dont elles sont séparées semble même démontrer, je crois, qu'elles ont été trouvées soit à l'endroit où elles sont aujourd'hui, soit non loin de cet endroit. Il y avait en effet, dans la cour où est le second groupe, assez d'espace disponible pour la stèle d'Antouf. Si cette stèle a été dressée hors de la porte, c'est presque certainement parce que, en ayant ramassé là les débris subsistants, on en a conclu qu'elle avait été là à l'origine ; on a voulu la rétablir autant que possible sur le site primitif. De même pour les quatre autres stèles : on a dû les remonter là où on les avait recueillies, et, si l'on a changé quelque chose à l'ordre de trouvaille, ç'a été seulement pour les classer dans l'ordre chronologique, la plus ancienne, celle de Thoutmosis III le plus proche de la porte, de façon à faire suite à celle d'Antouf, puis celle d'Harmhabi, celle de Sési I^{er}, celle des Ramessides. La façon dont la série se développe prouve que, pour les gens qui l'ont établie, la stèle d'Harmhabi avait autant de droits que les autres à y figurer, malgré l'absence de la figure et du nom de Phtah, et, tout bien considéré, je partage leur avis. Qu'Harmhabi ait restauré le temple après la persécution de Khouniatonou, l'on n'en saurait douter : son nom se trouve dans une des chambres, avec une date de sa première année, en tête d'une liste de prêtres attachés au culte du dieu¹. Il était donc naturel que, découvrant les restes d'une stèle de ce prince, on crût qu'elle se rapportait à une restauration ou à des donations comme celles de Thoutmosis III et de Sési I^{er}. L'absence du nom de Phtah et la présence de la triade d'Amon, Mout et Khonsou, n'étaient pas, pour les gens d'alors, une objection absolue à cette manière de voir. Deux autres stèles, celle d'Harmhabi et celle des Ramessides présentent en effet la même triade, et à côté d'elle Phtah et sa compagne dans une situation subordonnée : on pouvait en conjecturer sans invraisemblance, qu'Harmhabi, accentuant encore cette infériorité du dieu memphite, avait supprimé entièrement son image sur le monument même où il célébrait

1. Mariette, *Karnak*, pl. 47 d.

quelque libéralité envers lui. Elle complétait donc l'histoire du sanctuaire, telle qu'on devait la reconstituer d'après les monuments, et la place même où on la rangea achève de nous montrer quelle idée les prêtres avaient lorsqu'ils déterrèrent ces vieux documents et qu'ils les exposèrent aux yeux des fidèles : ils voulaient leur enseigner, par pièces authentiques, ce que les Pharaons du temps jadis avaient fait pour leur dieu et l'estime dans laquelle ils le tenaient.

Lorsque l'Égypte retrouva sa prospérité sous les Ptolémées, et que les collèges sacerdotaux entreprirent de rétablir leurs temples dans leur antique splendeur, ils rencontrèrent à cette œuvre des difficultés sérieuses. Non seulement les édifices avaient souffert des guerres civiles ou étrangères qui avaient ravagé le pays depuis des siècles, mais les biens sacrés avaient été usurpés par les rois ou par les particuliers, les actes de donation et les titres de propriété du dieu avaient été détruits pour la plupart, et le clergé plongeait presque partout dans la misère. Sitôt que les beaux jours furent revenus pour lui et que la piété politique des rois grecs lui eut rendu les moyens de réparer ses ruines, il chercha, en même temps qu'il reconstruisait ses temples, à reconstituer ses archives perdues. Il y fut mû d'abord par un sentiment de vanité assez naturel, dans l'espoir qu'il parviendrait à reculer les débuts des cultes qu'il professait jusqu'aux temps antérieurs à l'histoire humaine, puis par l'intelligence fort nette de son intérêt bien entendu : plus il retrouverait de documents relatifs aux libéralités des Pharaons anciens envers chaque dieu, plus il se créerait de titres pour appuyer les pétitions sans fin dont il accablait les Pharaons nouveaux de race hellénique, et pour arracher à leur générosité des largesses égales à celles d'autrefois. Au besoin, si les pièces authentiques faisaient défaut, il n'hésitait pas à fabriquer des pièces apocryphes qu'il affichait bien en vue. Nous connaissons deux au moins de ces dernières ; l'une, qui fut rédigée vers la fin de l'époque persane afin d'achalander le temple de Khonsou, contenait le récit des prétendus miracles que le dieu aurait accomplis sous Ramsès II en faveur d'une princesse de Bakhtan ; l'autre, gravée sous les Ptolémées sur les rochers de la cataracte, racontait la famine survenue pendant le règne de Zosiron de la troisième dynastie, la façon dont Khnoumou avait sauvé l'Égypte entière et

les donations dont le Pharaon reconnaissant avait comblé le dieu d'Éléphantine. La plupart des archives ptolémaïques des temples possédaient probablement, selon des proportions variables, des collections de pièces de ce genre, qui mêlées aux actes authentiques servaient à composer ces histoires dont nous rencontrons le résumé à Dendérah, à Edfou, à Esneh. Mais, dans ces dernières villes, nous possédons le résumé seul sans aucune des stèles qui servirent à l'établir ; au temple de Phtah Thébain, où le résumé manque, la fouille heureuse de M. Legrain nous a rendu l'ensemble des pièces réunies par les prêtres pour le composer. Nous saisissons sur le vif les procédés du sacerdoce égyptien et les préoccupations qui l'incitaient à recourir à ces procédés ; nous obtenons un coup d'œil rapide de ce qu'était une des sources auxquelles les chroniqueurs de l'époque grecque, ceux dont Manéthon est pour nous le seul représentant connu, puisaient les renseignements pour leurs *Histoires*, et c'est là, plus encore que le texte même des stèles, ce qui fait pour nous l'importance de la découverte.

G. MASPERO.
